CÉSAR

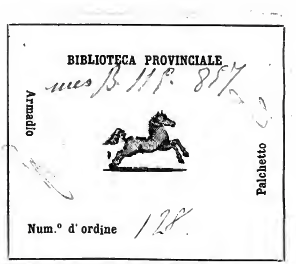
APPRECIÉ A SA VALEUR

N. 22


FONDO PIZZOFALCONE


NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
Miscellanea
B
115
857
VITTORIO EM. III
NAPOLI




BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine
128



RÉPONSE A NAPOLÉON III.

CÉSAR



APPRÉCIÉ

A SA JUSTE VALEUR.

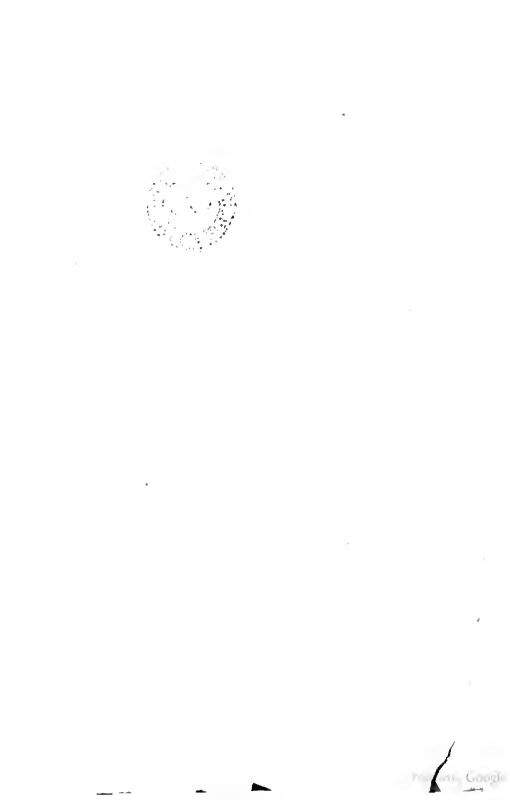
France! à l'heure où tu te prosternes
Le pied d'un tyran sur le front,
La voix sortira des cavernes
Les enchaînés tressailliront.

V. Hugo.



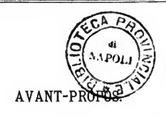
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

1865



CESAR

APPRÉCIÉ A SA JUSTE VALEUR.





AVANT-PROPOS.

La vie de César vient de paraître. — Certes, et c'est chose triste à dire, l'ouvrage jouit d'un succès énorme. Quelques jours à peine sont écoulés depuis la première publication, et déjà deux éditions sont épuisées sans qu'on ait pu satisfaire aux nombreuses commandes, sans qu'on ait pu contenter cette foule de lecteurs avides et impatients.

Mais que faut-il voir dans ce succès? — Est-il bien réel? Est-il dû à l'empressement qu'excite toujours l'apparition de l'ouvrage d'un auteur de talent, ou est-ce seulement le résultat de la curiosité qui s'attache à toute œuvre extraordinaire?

On a fait tant de bruit autour de ce livre; tant de recherches ont été faites; tant d'officiers, de fonctionnaires envoyés en mission. — Et puis cette histoire, l'apologie du plus habile usurpateur des temps anciens, destinée à venir légitimer dans notre siècle une usurpation toute récente; l'auteur lui-même, autour duquel se réunissent tant de haines et d'espérances et dont l'ouvrage semble devoir être un programme politique, une explication du passé et un tracé de l'avenir. — Tout cela, il faut l'avouer, est bien fait pour surexciter au dernier point la curiosité publique.

Reste à savoir si cette vogue se maintiendra! Qui peut répondre que dans un an, deux ans, on s'occupera encore de cette œuvre si impatiemment attendue aujourd'hui?

Au reste, je ne veux rien ici préjuger de ce livre. Je ne veux pas non plus en faire une critique scientifique ou littéraire

Il faudrait pour cela en avoir fait une étude plus approfondie ; j'y reviendrai d'ailleurs plus tard.

Ce que je veux faire dans ces quelques lignes, c'est une simple revue, un rapide examen de l'ouvrage.

On peut à mon avis le diviser en deux grandes parties. La première traite des faits, des combats, des siéges, des campagnes, en un mot des aventures de César: c'est la partie historique. — Quant à la seconde elle n'a rien de commun avec l'histoire elle-même ; ce sont les réflexions qu'elle inspire à l'écrivain, les conclusions qu'il tire des faits, tout le système politique qu'il en prend occasion de développer.

Je n'ai pas l'intention de m'occuper ici de la première partie. Quel intérêt peut-il y avoir à contester des détails et à discuter des faits sur lesquels ont passé dix-neuf siècles.—Cette partie est-elle bien d'ailleurs l'ouvrage de l'empereur? Quels mérites, quelle gloire peut-il légitimement lui en revenir? Quelle part a-t-il prise à ces longues et pénibles recherches? Comment, de quelle façon y a-t-il contribué?

Ce n'est pas lui certainement qui les a faites. Elles ne se sont pas faites non plus sous ses yeux, ni même sous sa direction. —Où irait-il parmi toutes les préoccupations du trône chercher le temps de s'occuper activement de ces minutieuses perquisitions? Il faut pour ces laborieuses recherches et pour les mille détails qu'elles entraînent après elles, un homme dont la tête ne courbe pas sous le poids d'une couronne.

C'est donc à peine si l'empereur a pu de loin en loin jeter un regard distrait sur les études plus ou moins consciencieuses de ses lieutenants et du sein de son cabinet résumer, coordonner les longs rapports qu'ils lui adressaient. — Mais que diriez-vous, par exemple, d'un amateur qui ayant acheté le tableau d'un artiste, aurait l'effronterie de mettre son nom au bas de la toile sous prétexte que ce tableau il l'a payé et orné d'un beau cadre?

Abordons maintenant la seconde partie. C'est de celle-là, celle-là seule que je veux m'occuper. C'est elle que je veux critiquer, que je veux discuter et dont je veux l'un après l'autre détruire tous les sophismes.

A l'heure où le crime triomphe, où le despotisme s'étale impu-

demment au grand jour, où l'apologie des tyrans plus tristement renommés par leurs crimes qu'illustrés par leurs victoires, descend sans honte des marches du trône, il faut que la vérité se lève, que la voix de la liberté surgisse, suprême protestation de la force contre le droit, éclatante menace d'un avenir vengeur. Il faut enfin réduire à leur juste valeur ces grands hommes de l'épée, dont les hauts faits sont teints de sang et dont le génie vorace est affamé de chair humaine.



II

Le progrès en l'an de grâce 1863.

Ne vous est-il jamais arrivé, cher lecteur, lorsque dans le silence du cabinet, l'esprit calme et délivré de toute préoccupation se porte naturellement à la réflexion, de jeter un regard interrogateur sur la situation actuelle? — Certes alors, quand vous avez vu ces mille aspirations vers la liberté comprimées avec peine, ces instincts de nationalité qui partout se réveillent et se font jour, ces réformes toujours réclamées et jamais obtenues, cet esprit réactionnaire travaillant sans relâche et avec une tenacité incroyable à reconstruire le vieil édifice du passé sur les ruines de nos libertés modernes, alors ne vous êtes-vous pas étonné avec moi de la tranquillité présente?

Ne vous êtes-vous pas dit qu'une catastrophe était imminente? Que le plus petit accident, un rien suffirait pour mettre le feu aux poudres, et faire éclater une dernière lutte entre le despotisme et la liberté, lutte d'autant plus terrible qu'elle serait décisive et qu'on combattrait des deux côtés avec la fureur du désespoir. — Cette vieille terre d'Europe ne la sentez-vous pas frémir et tressaillir par moments comme les flancs caverneux de l'Etna minés par la lave bouillante?

Et comment en serait-il autrement? De quelque côté que nous portions nos regards, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, qu'apercevons-nous, que voyons-nous?

Tout est cataclysme et anarchie. De toutes parts on célèbre le triomphe du despotisme sur la liberté, de la force sur le droit. Partout des tyrans et des fers ; à Paris comme à Vienne, à Berlin comme à Rome. La ville aux poétiques gondoles et la terre des Kossuth, des Bems, des Georgey gémit courbée sous l'étendard de l'aigle à deux faces.

Que de glorieux pélerins, que de défenseurs des droits sacrés du peuple errent péniblement sur la terre de l'exil et à travers l'immensité des mers comme d'indignes forçats marqués du sceau fatal de la réprobation ! — Le héros de l'unité italienne rugit sourdement d'être français. De son rocher de Caprera, il maudit et la ville qui l'a vu naître et le prince qui a livré son pays à la France.

Les rois, l'œil sec et l'arme au bras, assistent tranquillement à l'égorgement de la Pologne et au massacre du Danemarck, sa sœur en martyre.—Un pontife audacieux lance impudemment un défi à la société moderne. Le bras qui devrait bénir les peuples, se dresse hardiment pour les maudire, eux, leurs droits et leurs institutions.

Voilà le spectacle qu'offre notre dix-neuvième siècle, si grand et si beau ; ce siècle que l'on a appelé, par dérision sans doute, un siècle de lumière et de progrès.

C'est donc avec raison qu'on peut dire qu'une catastrophe est imminente, que l'heure d'un bouleversement social approche à grand pas. Aussi dans les hautes régions en est-on bien informé ! *On voit le danger venir, on le sent, on prévoit qu'il va éclater...*

Mais que faire ? Comment le conjurer ? Quelle digue opposer au flot qui monte ? On en est réduit à recourir à des expédients, à des moyens qui ne dureront pas toujours. Et en fin de compte on répète pour se tranquilliser les mêmes paroles que Louis XV disait quand il prévoyait 89 : « Bah la machine durera bien autant que moi. »

Napoléon aussi a compris l'avenir. Il voit bien que toute sa ruse et son audace seront impuissants cette fois à contenir l'orage. Il sent qu'il va sonner le moment où on lui demandera compte du deux-décembre, de la république et de la constitution violée. Les voix de Lambessa et de Cayenne vont bientôt trouver un écho. Alors ne pouvant plus dominer, il veut encore essayer de donner le change.

Pour cela il faut faire l'apologie de l'usurpation, ériger le désordre et l'anarchie en système de gouvernement, transformer la tyrannie et le despotisme en principes souverains et indiscutables.

Mais où trouver dans le passé un exemple qui pût justifier ces choses ?

La vieille rengaine des gloires militaires du premier empire commençait à s'user. Le peuple ne s'enthousiasmait plus autant pour ces grandes excursions à travers l'Europe et *pour l'aigle impérial volant de capitales en capitales*. Il disait dans son gros bon sens que si on avait Wagram, Iena, Austerlitz, Friedland, on avait aussi la déroute de Russie, les désastres de l'Espagne, un million d'hommes laissés à droite et à gauche sur les champs de bataille. Il disait encore que Leipzig et Waterloo n'étaient pas non plus de bien grandes victoires; quelquefois même un esprit mal tourné ajoutait tout bas: « Pourquoi Bonaparte renversa-t-il la république au 18 brumaire? Qu'avions-nous besoin de lui, de ses guerres et de sa tyrannie? Certes, sans lui, nous aurions quelques victoires de moins; mais aussi nous n'aurions pas eu à déplorer la mort de tant de nos frères; nous n'aurions pas eu deux fois l'invasion étrangère; nous n'aurions pas vu, chose inouïe jusque alors! le cosaque et le baskire s'installer en maîtres dans nos villes et jusque dans nos propres foyers. »

Il ne fallait donc pas y songer, toutes ces vieilles histoires avaient fait leur temps : elles ne trompaient plus personne. Ce qu'il fallait c'étaient d'autres exemples, d'autres conquêtes, un autre héros du même calibre.

On a donc compulsé les vieilles annales, recherché les vieux bouquins et comme par une suprême ironie, c'est César que l'on a été déterrer sous la poussière classique. C'est lui, le meurtrier, l'assassin des vieilles libertés gauloises, que l'on va jeter en pâture à l'admiration du peuple français !

C'est César qui va justifier l'usurpation des Bonapartes ! C'est lui qui va nous prouver que Napoléon a rendu la liberté à la France comme lui-même quelque dix-neuf cents ans auparavant l'avait octroyée à la Gaule. — En vérité tout cela est pour le moins fort drôle !

Mais parbleu! ne sommes-nous pas dans un siècle de progrès ?

Ne te plains plus, ô France, que tu restes stationnaire au milieu du mouvement progressif des autres peuples !.... Quoi ! Qu'entends-je ? Tu gémis, je crois. Tu parles des grands principes de 89, des droits de l'homme, de la république de 48 !... Comment, pauvre ignorante, tu en es encore là ? — *Mais toutes ces gens-là de*

l'autre siècle seraient maintenant des rétrogrades... Mirabeau, Danton, Marat, s'ils revenaient sur la terre seraient bien étonnés de se trouver *au beau milieu des calottins...* Jean Jacques luimême, s'il revoyait le jour, *se trouverait plus arriéré* que le dernier curé de village. — *Et puis tous les socialistes de 48, encore un tas de rétrogrades ceux-là!* — Qui sait si dans ce moment V. Hugo et Mazzini ne font pas leur examen de conscience en s'avouant en toute humilité de cœur, plus arriérés que le bedeau de leur paroisse ?

Non ! non ! peuple de France ! si tu veux le progrès, le véritable progrès, ce n'est ni en 89 ni en 48 qu'il faut aller le chercher. — C'est dix-neuf siècles en arrière qu'il faut retourner. C'est avant J.-C., c'est à l'empire romain, c'est à César qu'il faut en revenir.

Silence dans les rangs ! Peuples, déployez vos oriflammes ! ! !

Voici venir les âges héroïques ! Voici venir les règnes glorieux de César et d'Auguste !

Jam redit et virgo, redeunt saturnia regna !

Sonnez clairons ! tambours, battez au champ ! ! !

Aujourd'hui César revient à la tête de ses légions. Aujourd'hui César monte au capitole : César triomphe des Romains dans Rome même !

Eh vous, sénateurs : vénérables pères conscrits, tressez le pampre et le laurier ! Couvrez la tête chauve du vainqueur des Romains avec ces mêmes couronnes qui ornèrent le front des Cincinnatus et des Fabius ! Empressez-vous de le déclarer inviolable et de légitimer son usurpation !

Courez le saluer imperator dans ces murs mêmes, dans ce forum où l'ombre des Brutus et des Fabricius vient encore errer, mais où elle n'inspire plus personne.

Hâtez-vous de jeter en pâture aux passions du vainqueur vos femmes, vos richesses, tout ce que l'homme possède de plus sacré. Elevez-lui des autels et des temples ! Déclarez hardiment dans vos décrets que toutes les femmes lui appartiennent, qu'il peut impunément déshonorer vos filles et vos vestales !

N'est-ce pas un nouveau moyen pour César de devenir le père de la patrie!

Et vous, Français, vous, que je vois déjà sourire dans l'ombre, malheur ! malheur ! si vous n'admirez pas de pareils hommes ! Malheur si vous ne leur confiez pas les destinées de votre pays.

Car si vous les méconnaissez et les combattez, vous êtes bien aveugles et bien coupables ! Vous faites comme les Juifs, vous crucifiez votre Messie. (1)

Cela vous étonne n'est-ce pas ? Vous ne vous attendiez pas à voir César, Alexandre et autres gaillards du même calibre transformés en Sauveurs du monde ! — Le Messie de la France sera sans doute alors Napoléon I[er]. — Quelle belle comparaison à établir entre l'Homme-Dieu dont le long cri d'agonie et de pardon fait encore tressaillir les cimes du Golgotha, et l'orgueilleux potentat que nous avons vu ensanglanter l'Europe pendant quinze ans, égorger à Jaffa ses prisonniers et ses propres soldats et tenter de s'empoisonner lui-même à Fontainebleau.

Vous ne vous seriez jamais imaginé chose pareille, n'est-il pas vrai ? — Mais patience ; c'est que vous êtes encore un peu trop rétrogrades. Ceci est du progrès bien entendu, tout ce qu'il y a de plus progrès : ce sont les idées napoléoniennes.

Mais au fait, pour moi je le confesse humblement, je crois tout cela. Je veux bien que Napoléon I[er] soit un nouveau Christ, (Quel dommage pourtant qu'on ne l'ait pas su de son vivant ! *On l'aurait peut-être crucifié* et beaucoup de gens s'en seraient mieux portés.)

J'admets même que Napoléon III soit un nouveau messie ; mais aussi je prétends que plus habile en cela que le divin fondateur de la religion chrétienne, il fait subir la passion à la France au lieu de la subir lui-même,

Et il existe encore des gens qui nient être dans un siècle de progrès !

(1) Extrait presque textuellement de l'*Histoire de César*. (préface.)

III

César et Catilina.

Eh! bien puisque l'on a été fouiller l'histoire, puisque l'on a été exhumer les pages sanglantes de l'antique tyrannie, interrogeons à notre tour les annales romaines. Examinons jusqu'à quel point, on peut comparer le passé avec le présent. Voyons si c'était bien la grande ombre du conquérant des Gaules et du vainqueur de Pharsale qu'il fallait évoquer !

A côté de César victorieux faisons surgir Catilina, laid, sale, éhonté, dans la défroque hideuse de son crime.

. . . .

. . . .

C'était dans ces temps où les farouches dictatures des Marius et des Sylla avaient sapé jusque dans leurs fondements les vieilles institutions républicaines. Rome ne voyait déjà plus dans son forum ces tumultueuses assemblées populaires enflammées du saint amour de la liberté ; un orateur inspiré ne montait plus que rarement à cette tribune d'où avaient tonné les Gracques et tous ces fiers tribuns du peuple ; avec la soif des richesses, la crainte des proscriptions et le désir de plaire au vainqueur, la corruption avait pénétré dans toutes les classes de la société.

Ce fut alors que l'on vit à peu de temps d'intervalle deux hommes se présenter sur la scène du monde pour saisir le souverain pouvoir et recueillir l'héritage sanglant de Sylla.

L'un était beau, brave, bouillant. Il avait ce courage qui étonne et qui subjugue, cette audace et ces dehors brillants qui charment et séduisent les masses. — Son nom était déjà grand et illustre. On l'avait vu tête nue et enseignes au vent, mener les foudres romaines des bords du Tage aux rives de l'Escaut. Il avait

ouvert à l'ambition du peuple-roi de nouvelles régions et de nouvelles conquêtes. Les aigles victorieuses de Rome, il les avait portées, chose inouie jusqu'alors ! aux rivages perdus du Breton et aux forêts impénétrables du Germain. C'est ainsi que César apparaissait aux yeux éblouis des Romains, entouré de tout le prestige de ses grandes victoires.

Quant au second il avait pour lui un nom déjà fameux; Rome; avait appris depuis longtemps à revérer et à chérir la mémoire des Catilina. Mais il semblait que ce misérable n'eût de glorieux ancêtres que pour mieux déshonorer leur nom et le faire maudire aux générations futures.

Au physique comme au moral, c'était bien là d'ailleurs l'homme de crime et de ténèbres. D'une force peu commune, le visage blême, les pommettes osseuses et saillantes, une barbe épaisse à la figure, voilà le portrait de Catilina. Un regard terne, à demi éteint et une démarche sombre et désordonnée où tout respire le meurtre et la soif du sang, voilà sa physionomie. C'était ainsi que le soir, à la lueur tremblante des flambeaux, on le voyait apparaître au milieu de l'orgie, semblable au dieu malfaisant, rêvant du sein de la débauche la perte de Rome et la destruction de la république.

Au moral, Catilina était un être souple, artificieux, dissimulé, criblé de dettes et noirci de crimes. Aucun forfait quel qu'il fût, n'arrêtait son audace. Tout Rome était instruite de ses débauches et de ses déportements. Chacun connaissait ses courtisanes et d'ailleurs elles s'affichaient impudemment aux yeux de tous. Malgré tout cela le misérable prenait hautement et en toutes occasions la défense des intérêts du peuple. Le suppôt des filles de joie parlait sans honte des droits du travailleur. Il ne voyait pas que cette cause sacrée il la salissait et la perdait en la touchant. Mais au fait que lui importait tout cela ? Ce qu'il voulait, c'était se faire un piédestal du mécontentement populaire pour escalader le pouvoir.

Si César dévoré d'ambition rêvait à devenir le premier citoyen de Rome, le maître de la République et du monde ; s'il fallait au conquérant des Gaules des légions roulant dans la plaine, enseignes au vent et bannières déployées; les hourras et les cris enthousiastes de la foule éblouie, Catilina, lui, voulait des courtisanes pour

assouvir ses passions, les millions du trésor pour payer ses débauches et ses crimes.

Pour cela l'infâme, il fit tout. Il ensanglanta les rues de la ville capitale du monde ; il eut mis le feu aux quatre coins de Rome, forcé le Capitole et le sénat. Que lui fait à lui l'inviolabilité des pères conscrits, des représentants de la nation ? Il tuera, pillera, massacrera à son gré. Il emprisonnera les citoyens romains, les proscrira, les déportera hardiment aux rivages brûlants de l'Afrique et aux sables meurtriers de la Lybie. — Tout droit et toute justice ne succombent-ils pas en face de son poignard et de son crime ?

Heureusement pour Rome Cicéron est là; son génie, sa présence d'esprit et sa fermeté sauveront la république. Bientôt sa voix puissante va soulever le peuple et apprendre aux générations futures à maudire le crime et l'usurpation. Bientôt du téméraire et criminel ambitieux il ne restera qu'un cadavre défiguré aux plaines de la Cisalpine.

Mais il appartenait à notre 19e siècle, à notre siècle de progrès et de lumière, de faire revivre de pareilles horreurs. Il appartenait à lui de faire renaître Catilina ; mais Catilina triomphant, Catilina plus laid et plus noir encore, doublement hideux de son crime et de son triomphe.

IV

L'Avenir.

Jusqu'à présent nous avons pris l'empire à son commencement, nous avons évoqué César et Catilina, nous avons réduit à leur juste valeur toutes les pompes de la Rome impériale. Avançons maintenant dans l'empire romain. Remuons encore les cendres du passé pour y découvrir l'avenir inévitable de tous les empires.

Citons au tribunal de l'histoire, Néron, Tibère, Caligula, Heliogabale, tous ces empereurs qui sont autant de monstres couronnés. Les voilà, ils accourent spectres repoussants, ombres hideuses, non pas recouverts de la pourpre, mais teints de sang. Ils ont chacun derrière eux une longue suite de meurtres et de victimes. Chacun presse dans ses mains une tête sanglante; celui-ci celle de sa mère, celui-là celle de son frère, un autre celle de son épouse ou de sa sœur.

Et pourtant tous ces hommes étaient des empereurs, des maîtres souverains. *César avait marqué du sceau de son génie l'ère nouvelle* (1) dans laquelle ils le suivaient. *L'anarchie n'était-elle pas remplacée à Rome par un pouvoir énergique dominant à la fois le Sénat et les* COMICES ? (2) *La garde prétorienne n'était-elle pas là pour* faire exécuter les ordres du maître ?

Voyons-nous qu'alors, *profitant de l'autorité morale qu'ils ont acquise et substituée à des rivalités personnelles, les César établissent des lois favorisant la prospérité de l'empire*? (3)

Tout au contraire que remarquons-nous ? qu'apercevons-nous ? Partout de sombres scènes de meurtre et de carnage : Rome ensanglantée et meurtrie ; les provinces pillées et dépeuplées. Les

(1) Histoire de César, — Préface.
(2) Histoire de César, 1er vol. p. 401.
(3) Histoire de César, p. 401.

foyers domestiques violés, l'autel des dieux Lares couvert de sang ou réduit en cendres. Ici un époux demandant son épouse, un père réclamant son fils, des enfants orphelins pleurant leur père immolé sous leurs yeux.

Voilà, voilà le gouvernement impérial : cinq longs siècles de misère, de honte et de crimes pour aboutir à quoi ?... A Attila, à ses Huns et à la barbarie.

Et ne vous récriez pas! Ne dites pas que le retour de pareilles monstruosités est impossible! ne dites pas que l'Europe n'a plus désormais à craindre l'invasion de tribus barbares. Certes, et je suis le premier à en convenir, le progrès a marché pour les tyrans comme pour les autres.

Nos Césars, nos Augustes d'aujourd'hui ne sont plus gens bardés de fer, armés jusqu'aux dents et flanqués sans cesse d'une centaine de coquins cuirassés. On ne voit plus pour plaire au maître les gladiateurs descendre dans l'arène et courir à la mort en s'écriant : « Ave Cæsar, morituri te salutant »! Néron ne met plus brutalement le feu à Rome pour se donner le spectacle d'un incendie. Plus de proscriptions, de délations, de meurtres, d'exactions avec la grossièreté antique! Non, non, je le répète, le progrès a passé sur tout cela. Nous avons maintenant pour despotes de petits maîtres, bien fringants, bien pimpants, gantés beurre frais, arrangés à la dernière mode et à la dernière sauce. On sort à cheval, en calèche; on va à la promenade, au théâtre, sans suite, sans soldats. La garde prétorienne a disparu : mais on a dans la foule une multitude de mouchards d'une tenue irréprochable et dont le regard n'a rien de la férocité proverbiale. Ils sourient même d'une façon toute agréable, font de l'œil aux belles dans leurs moments perdus et crient : « hourra ! » avec une grâce si touchante que César lui-même y est trompé.

L'exaction, le pillage sont arrangés, régularisés. On a des tribunaux bien élevés, des hautes cours bien dociles qui condamnent les gens à la mort ou à la déportation entièrement au gré du tyran.

Quant aux barbares ils sont encore debouts, campés dans ces régions sauvages, berceau des peuples scythes. Dans ces steppes, dans ces déserts, habitent des tribus étranges et sanguinaires. — Le Czar n'aspire-t-il pas à l'empire du monde? N'a-t-il pas déjà

étouffé la Hongrie? N'a-t-il pas déjà égorgé la Pologne? Le cosaque n'abreuve-t-il pas son cheval dans le flot noir du Danube?

Et quand l'Allemagne sera débordée ; quand l'Elbe et le Weser seront franchis ; quand le tartare et le Baskire feront paître leur coursier sur les bords du Rhin, où en sera la France impériale qui a laissé massacrer la Pologne et enchainer la Hongrie? Le cosaque ne sait-il pas quelle route il doit suivre pour aller à Paris ? César ne lui en a-t-il pas deux fois déjà montré le chemin?

Non, non, ô France, laisse-moi croire que tout cela est impossible, que tout cela n'est qu'un songe, un mauvais rêve, un cauchemar. Laisse-moi croire que l'heure du réveil va sonner, que bientôt tu vas te lever, grande et puissante comme auparavant et reprendre dans la voie du progrès la place que Dieu lui-même t'y a marquée.

Impr. et Lith. de L. Severeyns et A. Faust.

o-
?
er
ar
le
Le
à
n?
es-
au-
que
et
t'y




BIBLIOTECA
1
8